

QUI EST BLANC DANS CETTE HISTOIRE ?

De et avec *Raphaëlle Bruneau*
Mise en scène *Marie-Hélène Balau*



REVUE DE PRESSE

PRESSE

Qui est blanc dans cette histoire ? De l'importance de ne pas combler les blancs

KAROO, 02/03/20, Benjamin Sablain

Oh les filles, oh les filles !

FOCUS VIF, 06/02/20, Estelle Spoto

Critique Scènes : Enfants de la colonisation

FOCUS VIF, 12/02/20, Estelle Spoto



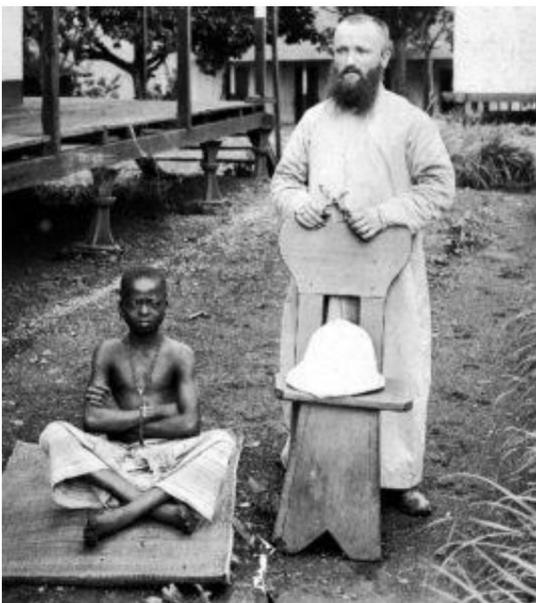
Qui est blanc dans cette histoire ?

De l'importance de ne pas combler les blancs

2 mars 2020 par **Benjamin Sablain**

rubrique : **Scène**

temps de lecture : 14 minutes



Écrite et jouée par Raphaëlle Bruneau, la pièce *Qui est blanc dans cette histoire ?* questionne l'héritage colonial et le racisme depuis un point de vue inhabituel. Découverte à l'Espace Magh, elle mérite largement d'y jeter un œil pour les nombreux points de tension qui la traversent.

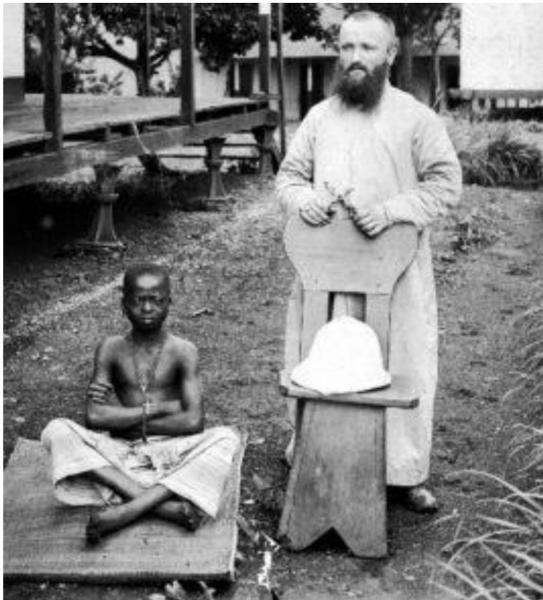
Il est intéressant de faire un détour par le distributeur et diffuseur de la pièce, La charge du rhinocéros. Né au début des années 2000, ce dernier s'est notamment engagé depuis 2017 à promouvoir des pièces autour du continent Africain, Maghreb et Afrique subsaharienne. Il en est ressorti de nombreuses pièces seules en scène. Si je ne peux pas toutes les évoquer – elles sont déjà nombreuses – je citerai celle que je connais le mieux et qui, petit chanceux que je suis, se rapproche le plus de *Qui est blanc dans cette histoire*.

La charge du Rhinocéros m'est familière pour *Traces – Discours aux nations africaines*. Cette pièce est une bombe dont la déflagration laissera des traces en moi pour un bon bout de temps. Et pourtant, il n'y avait là qu'Etienne Minoungiou, accompagné par un texte de Felwine Sarr et par la musique de Simon Winsé, magnifiquement à propos. Nulle avalanche d'effets, uniquement un texte clamé lors d'une fin d'après-midi d'automne aux Halles de Schaerbeek.

Etienne Minoungiou n'en était pas à son premier coup d'essai. Il a également prononcé les mots de Sony Labou Tansi dans *Si nous voulons vivre* ou encore les mots du plus connu Aimé Césaire dans *Cahier d'un retour au pays natal*. Bref, il a rendu vivante la parole de penseurs, d'artistes africains, afin de donner à entendre tantôt une critique féroce de notre monde, tantôt l'espoir qui doit continuer à le porter, tantôt les deux à la fois.

Qui est blanc dans cette histoire ? a pour intérêt d'apporter une autre perspective à celles d'Etienne Minoungiou. Il ne s'agit plus de parler d'Afrique de la même façon. Raphaëlle Bruneau joue sa pièce en contrepoint. Arrière-petite-nièce de missionnaire, elle ne pose pas le

point de vue d'une africaine sur un problème africain, ou un point de vue africain sur les troubles qui agitent le monde, mais le point de vue d'une femme ouest-européenne sur des problématiques africaines. « Imposture ! » Pourrais-je entendre crier par-ci par-là, parmi les voix les plus radicales. Mais, les choses sont bien entendu plus complexes. Le bébé ne peut pas être jeté avec l'eau du bain sur un simple soupçon afin de régler le problème à coups d'ultra-solutions. Si c'était le cas, cela ferait bien longtemps que le monde serait lavé de ses soucis pour ressembler (et sûrement uniquement ressembler) à un paradis. Or, ce n'est pas de paradis dont Raphaëlle Bruneau souhaite parler.



L'auteure et comédienne de la pièce s'est plongée dans les archives familiales et s'est penchée sur les lettres que son arrière-grand-oncle a écrites à sa tante. Il y relate son quotidien de missionnaire au Congo-Brazzaville. Par ce geste, Raphaëlle Bruneau souhaitait élucider son propre passé autant que son présent. Elle n'est en effet pas uniquement liée à l'Afrique par ses ancêtres, mais également par son compagnon d'origine africaine, avec lequel elle a eu un enfant métis. Elle se situe donc dans une situation très singulière où elle subit le racisme et en même temps est descendante des pires représentants en la matière. Raphaëlle Bruneau, pourrais-je dire, est la tranche qui relie les deux faces de la même pièce : racistes côté face et les Autres des racistes, celles et ceux qui ne

sont vus que par les stéréotypes et donc invisibles, côté pile. Position « privilégiée », ou en tout cas tout indiquée pour livrer un témoignage percutant.

Mais, est-ce vraiment le cas ?

Raphaëlle Bruneau choisit d'incarner trois personnages. Deux se situent dans le passé colonial du Congo-Brazzaville. Elle incarne son arrière-grand-oncle et une jeune fille, prénommée en hommage aux femmes courageuses qui peuplent certaines œuvres de Toni Morrison. Cette partie s'appuie sur de nombreuses données géographiques, l'exposition du quotidien, avec un soin qui immerge aussitôt dans ce passé lointain. Le troisième personnage n'est autre qu'elle-même, confrontée au racisme que subit son propre fils. Dans ces trois cas, elle choisit de mettre surtout en avant son ressenti face à tout ce qu'elle a lu en lien avec le sujet, de dénoncer, de critiquer, autant l'attitude de ses ancêtres que l'attitude des xénophobes de tout poil.

De mon point de vue, l'intérêt principal se situe du côté de l'héritage colonial, un sujet qui est peu abordé à ma connaissance (ou avec une discrétion subie ou volontaire) à partir du vécu occidental. Ce qui tombe plutôt bien, comme c'est le cœur de la pièce. Il est intéressant en tant qu'il porte en lui une question universelle : la responsabilité à l'égard des générations futures. À travers le témoignage de Raphaëlle Bruneau, il apparaît que là où les colons, missionnaires, politiciens et autres scientifiques affiliés à la cause se définissaient comme responsables de l'élévation du « nègre » à la civilisation, le recul historique démontre le contraire. Maintenant, les descendants doivent faire avec le poids des actions des générations précédentes. La responsabilité telle que pensée par les « missions civilisatrices » se révèle être une irresponsabilité, en tant qu'aujourd'hui elle plombe la possibilité de créer des relations saines dans des villes européennes cosmopolites. Et cela vaut également pour les politiques fascistes qui ont marqué la première moitié du XX^{ème} siècle et qui ont fait de

nombreux « petits » continuant de sévir jusqu'à nos jours. À de nombreuses reprises, Raphaëlle Bruneau témoigne par exemple devoir s'excuser, non pas pour ce qu'elle a fait mais pour ce que ses aïeux ont pu accomplir.



© Laurent Prévidente

Là où le bât blesse, c'est que l'accentuation sur les émotions, sur la colère, ne permet pas la précision et le nuancier important que j'ai pu déceler chez David Van Reybrouck, chez les historiens de l'Histoire générale de l'Afrique, et certainement décelable chez d'autres.

Lorsqu'elle aborde le racisme, tout s'aplatit soudainement. Le paysage imaginaire devient décor et l'artifice se révèle : une description minutieuse comme moyen pour arriver à une fin, plutôt qu'une fin en soi.

Le discours n'a plus l'épaisseur qu'il possède lorsqu'elle évoque la vie religieuse, les conversions forcées, la culpabilité consubstantielle au christianisme. Il retombe sur des lieux communs, sur des discours déjà prononcés, des mots usés à force d'avoir roulé leur bosse dans des milliers voire des millions de bouches. Pour reprendre des exemples tirés de la pièce, c'est très bien de parler de « racisé », du langage « petit nègre », comme ils évoquent des problèmes bien réels. Mais, à force de les employer, ils perdent de leur magie, de leur force. Ils

rentrent dans le rang et n'ont plus la brillance qu'ils avaient au départ. Ils se solidifient dans des formules passe-partout et deviennent abstraits, se déconnectent des situations particulières qu'ils devraient dénoncer et se mettent à desservir leur objectif premier. Et cela vaut pour tous les concepts militants employés jusqu'à être usés jusqu'à la corde. Finalement, je suis sorti de la pièce sans avoir été dérangé autant que je devrais l'être, repartant sans être inquiété. Parce que c'est une terminologie qui ne percute plus à force d'être employée.

Il aurait fallu accomplir un travail plus important sur le langage, pour que je puisse être atteint plus profondément. Mais, aussi, il aurait fallu faire droit à une logique moins unilatérale, là où Raphaëlle Bruneau ne sort pas du schéma bourreau-victime, se contentant d'inverser le premier terme et le second selon qu'elle se place du point de vue de la victime (elle, la jeune congolaise) ou du bourreau (« elle », son arrière-grand-oncle). Alors que le redoublement de sa personne était prometteur, il contribue surtout à tout resserrer autour de son expérience et à empêcher un décentrement salvateur permettant d'esquisser une solution plus étayée qu'un « soyons fiers de nous-mêmes au lieu de nous enfermer dans la culpabilité » qui paraît un peu trop léger pour être pleinement satisfaisant.



© Laurent Prévidente

Lorsque je vais voir ce genre de pièce, j'espère toujours qu'elle apportera un étage supplémentaire pour édifier une solution aux tensions qui tiraillent nos sociétés contemporaines. J'espère en sortir en me disant « Ça y est, on y est », ça y est, on fait un pas de plus pour sortir de l'opposition agonistique dans le sens de la lutte de tous contre tous (coucou Thomas Hobbes), de violences verbales et physiques sans fin au point de contaminer des productions culturelles dénuées du recul suffisant pour voir l'ensemble du tableau. Œil pour œil, dent pour dent, vaincre le feu par le feu, offensive et défensive, attaque et contre-attaque. Colère contre blessure. J'espère sortir de ce cercle vicieux et qu'enfin débute le dialogue harmonique ou du moins un dialogue plus sain, où le mépris n'appelle pas au mépris. Où tout ne se résume pas à une lutte entre égos blessés dans leur amour propre.

Si ça n'a pas tout à fait été le cas ici, *Qui est blanc dans cette histoire* ? a toutefois le mérite d'engager la réflexion. Plus qu'une pièce

examinant les traits saillants de la situation à travers l'ensemble des rapports qui lui sont inhérents, j'ai le sentiment d'avoir assisté à une pièce de sensibilisation. Succincte et parcellaire, plus que de faire des emprunts aux méthodes de la recherche scientifique (même s'il y a eu un sérieux travail de récolte de témoignages), la pièce tend vers le stand-up. Elle s'adresse au public à l'aide de scènes du quotidien auxquelles il est aisé de s'identifier. Cela permet de créer une connivence par laquelle le public peut plus aisément se sentir concerné. Aussi, cela expliquerait les exemples parfois grossiers qui sont mis en avant, comme cette vidéo du Pukkelpop qui finalement n'apporte pas grand-chose en dehors d'entretenir un fond de références communes. Mais malgré tout, même de ce point de vue-là, cela ne marche qu'à moitié sur moi. Une de mes critiques précédentes reste d'application : l'emploi trop récurrent de clichés complique l'implication.

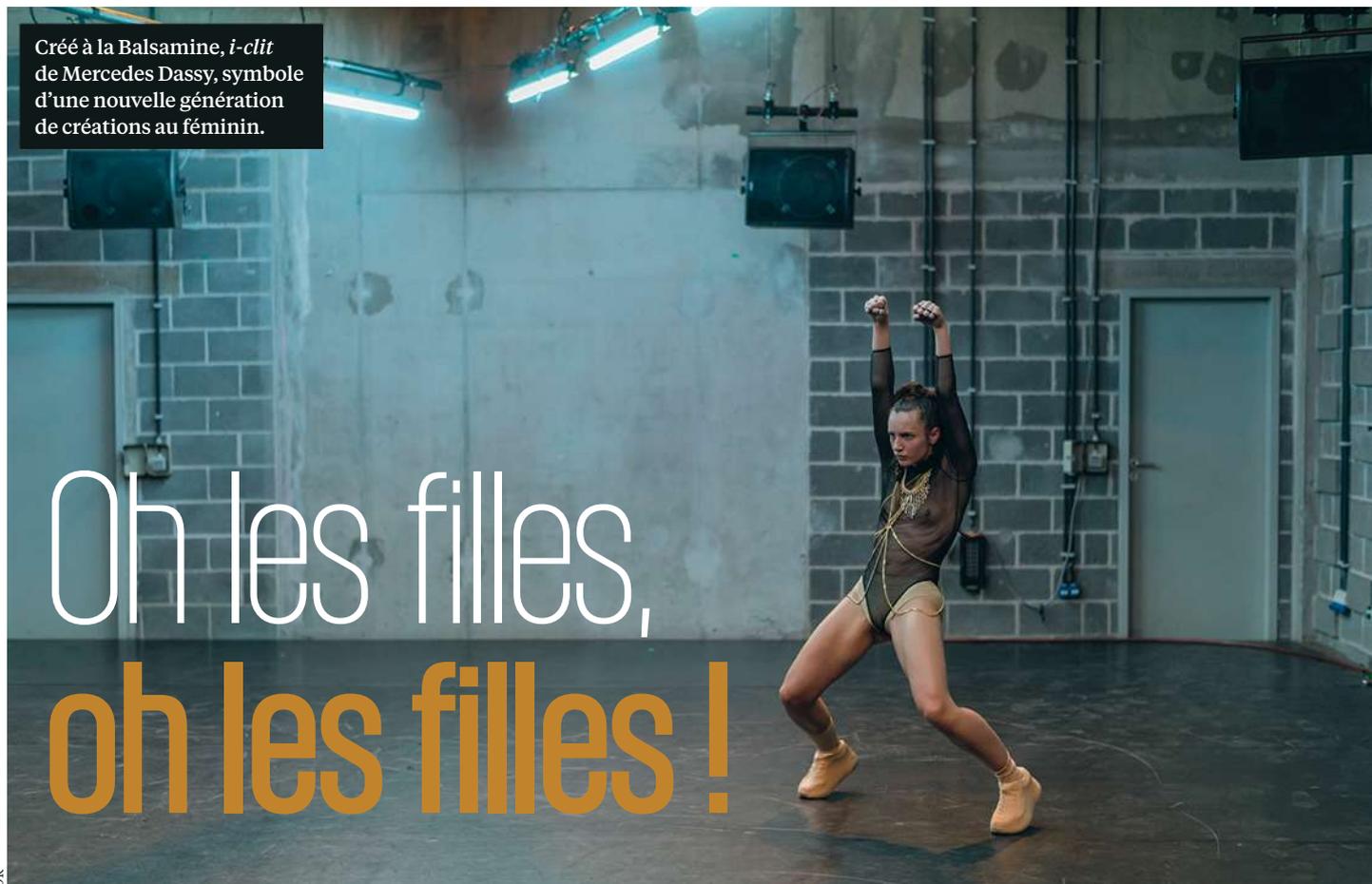
Ce qui reste

Alors, que reste-t-il de la pièce ? Si le décor, minimaliste, est anecdotique et insignifiant, le jeu de l'actrice est très certainement convaincant, arrivant à faire vivre la scène de ses personnages. Certainement aussi, comme je l'ai déjà dit, il reste son exploration historique. Également, la question de l'héritage, qui mérite d'être posée et examinée avec soin au point de pouvoir faire l'objet de tout un documentaire ou de tout un livre. D'ailleurs, une recherche sur internet montre combien ce travail doit encore être accompli. En introduisant « descendants de colons », les premiers résultats dirigent aussitôt sur le côlon descendant ainsi que les maladies liées au rectum. « Descendants de missionnaire », sans être autant à côté de la plaque, n'apporte pas plus de résultats. Il faut donc jouer finement avec les termes pour obtenir une réponse satisfaisante. Ce constat renforce l'importance d'une investigation rigoureuse sur le sujet. Enfin, la parenthèse refermée, il reste évidemment son titre, astucieux, qui

comme cela reviendrait au passage à se dissimuler derrière un écran de fumée face à chaque doigt accusateur ? « Non, je ne suis pas blanc, je suis au confluent des cultures X et Y » ? « Un problème blanc, où cela ? Il y a *des* problèmes blancs, à vous maintenant de trouver quel problème est plus problématique que les problèmes qui le sont moins ! en tout cas cela ne me concerne pas. » Mais, en même temps, ne serait-ce pas aussi scandaleux de ne pas la mettre en question, comme cela reviendrait à entériner un ordre des choses séculaire ? Qu'est-ce que c'est encombrant, d'être blanc, si on y réfléchit plus avant ! Entre risque d'imposture et devoir de responsabilité vis-à-vis du passé, où les deux cas se résument à être en décalage face à soi-même. À ne jamais tout à fait pouvoir dire ce qu'il en est maintenant de cette « identité blanche », autrement qu'en disant qu'elle est justement « blanche » comme elle n'a peut-être jamais été qu'une identité artificielle, une page vierge. D'ailleurs, peut-être que je suis déjà à côté du sujet, peut-être que mes suppositions sont déjà parties trop loin, et qu'il faut tout reprendre en répétant : « *Qui est blanc dans cette histoire ?* ».

Ainsi, en grattant un peu les couches superficielles, il reste dans la pièce de Raphaëlle Bruneau des questions qui parcourent le texte en filigrane, des idées qui affleurent. Elles sont encore embryonnaires, pour moi, qui ne suis pas un connaisseur par exemple des *whiteness studies*. Mais elles sont suffisamment stimulantes pour déblayer des pistes anciennes et nouvelles. Or c'est peut-être ce qu'il en reste de plus précieux.

Créé à la Balsamine, *i-clit* de Mercedes Dassy, symbole d'une nouvelle génération de créations au féminin.



Oh les filles, oh les filles !

WoWmen ! au Kaaitheater et XX Time à la Balsamine, à Bruxelles. HétéroCLITE à l'Ancre, à Charleroi.

Guerrières ! dans divers lieux à Mons...

Les focus et minifestivals consacrés au féminin se sont multipliés sur nos scènes. Tour d'horizon du pourquoi et du comment.

La saison dernière, la Balsamine donnait naissance au festival XX Time. Derrière le double chromosome femelle se déployait une programmation mêlant danse (*i-clit* de Mercedes Dassy, créé à la Balsamine et qui n'en finit plus de tourner, *Etna* de Thi-Mai Nguyen), la création du strip-tease confession d'Amandine Laval *Cœur obèse* (lire

aussi l'encadré ci-contre), une réflexion philosophique autour de l'émancipation du corps féminin ou encore un workshop de twerk. En 2020, Monica Gomes, la directrice de la Balsa, remet le couvert avec, notamment, une performance au titre imprononçable, (*{ : }*), un concert performé, la projection de documentaires (*Mon nom est clitoris* et *Ouvrir la voix*), un atelier de

défense verbale et une démonstration « Tupperware » de godemichets en céramique (1). « Si j'ai choisi de faire ce focus, explique la directrice, c'était pour répondre à l'afflux de projets que j'ai reçus où des créatrices s'interrogeaient spécifiquement sur le fait d'être une femme, sur ce que ça modifiait dans leur façon d'appréhender le monde. Je recevais déjà beaucoup de projets portés par des femmes mais qui n'étaient pas liés à la question du genre. Suite à la vague #MeToo, pas mal d'artistes se sont autorisées à en faire une vraie matière pour leurs créations. »

A Charleroi, Jean-Michel Van den Eeyden, directeur de l'Ancre, pose le même constat : s'il a organisé en novembre dernier le focus HétéroCLITE (où l'on retrouvait notamment *i-clit* et *Cœurobèse*), c'était pour répondre aux propositions

artistiques qu'il recevait. Et pas question de ficeler vite fait un événement féminin pour parvenir facilement au 50/50 : tout comme à la Balsamine, le reste de la saison de l'Ancre est équilibré entre créatrices et créateurs. D'ailleurs, Jean-Michel Van den Eeyden s'étonne des arguments avancés par les responsables de certaines institutions récemment pointées du doigt pour leur programmation très masculine, qui avaient rétorqué qu'ils ne recevaient pas – ou très peu – de dossiers portés par des artistes femmes : « Je n'y crois pas, ce sont des conneries pour se justifier. Qu'un lieu ne reçoive pas de propositions de femmes, ça me paraît inconcevable, ou alors ce théâtre devrait se poser de sérieuses questions sur son axe de programmation. »

Fragiles

« Si certains collègues reçoivent peu de dossiers féminins, c'est peut-être parce qu'il y a une censure à la base, avance pour sa part Monica Gomes. C'est aussi, peut-être, lié à l'identité du lieu. A la Balsamine, on a l'habitude d'accueillir des spectacles plus hybrides dans la recherche de formes. On est dans un système social patriarcal, qui influe sur la manière de raconter une histoire, sur le type de personnages et de scénographie. Donc, quand on écrit soi-même et que l'on rejette tout cela, ça peut donner des résultats très singuliers, des spectacles ovnis. »

Ce n'est sans doute pas un hasard si une bonne partie des propositions de ces focus féminins se glissent dans la case – car case il faut bien qu'il y ait – « performance ». Une catégorie perméable, qui se rapproche tantôt du théâtre, tantôt de la danse, tantôt des arts plastiques, mais qui part du corps. « La performance est un art très féminin, né de femmes qui ont exploré leur corps, leur vie privée, quand les autres arts comme la peinture et la sculpture étaient déjà accaparés par les hommes », relève Katleen Van Langendonck, codirectrice du Kaaithheater et à l'initiative du festival WoWmen ! →

ELLES RENTRENT DEDANS !

Amandine Laval



DR

Vue dénudée comme comédienne chez plusieurs metteurs en scène, Amandine Laval a décidé de se désaper pour une fois de son propre gré. Dans *Cœur obèse*, elle enchaîne trois effeuillages-confessions, inspirés de sa propre expérience et de paroles d'hommes recueillies au bar quand elle faisait du strip-tease pour payer ses études.

A voir dans *Guerrières !* et *XX Time*.

Pauline Desmarests & Olivia Smets



DR



DR

Les deux complices de la jeune compagnie Canicule s'attaquent au rap cru et misogyne de Booba. *Métagore majeure* s'est déjà décliné en virée automobile en mode Fangio, en version plus théâtrale ou encore en dispositif in situ sous le ring de Charleroi.

Le processus de création est toujours en cours.

A voir dans *Guerrières !*

Lorette Moreau



DR

((:)) est un titre imprononçable, certes, mais visuellement évocateur de son sujet, le sexe féminin. Avec cette exploration de paysages inconnus au carrefour du théâtre et des arts plastiques, Lorette Moreau a décroché

l'an dernier le Prix coup de cœur du Jury jeunes au festival Emulation à Liège.

A voir dans *XX Time*.

Louise Emö



AUDREY ESNAULT

Après avoir mixé les vers de Shakespeare et le flow d'Eminem dans *Mal de crâne*, l'auteure, metteuse en scène et slameuse Louise Emö a récolté des témoignages de victimes de

violences dans l'idée non pas de les rendre de manière documentaire, mais de les transcender en leur apportant une musicalité et une choralité. Un projet développé avec des citoyens montois.

A voir dans *Guerrières !*

Orla Barry



DR

Après seize années passées à Bruxelles, la plasticienne et performeuse Orla Barry a décidé de tout plaquer et de s'installer dans la campagne irlandaise pour y devenir bergère. *Spin, Spin, Sheherazade* est un monologue humoristique et malin (en anglais) sur les rapports entre nature et culture et sur le fait d'être femme dans un monde rural très masculin.

A voir dans *WoWmen !*

Raphaëlle Bruneau



ANGÉLIQUE VECKRAY

La comédienne a reçu de sa tante une centaine de lettres d'un de ses aïeuls qui fut missionnaire au Congo Brazzaville. De ces documents et de sa propre expérience de

mère d'enfants métis, Raphaëlle Bruneau a tiré le seul-en-scène *Qui est blanc dans cette histoire ?*, interrogeant les traces au présent du passé colonial. A l'Espace Magh, à Bruxelles, du 11 au 14 février.

→ On pense par exemple à l'incontournable Marina Abramovic, à Gina Pane, Valie Export, Orlan, Carolee Schneemann... WoWmen ! connaîtra début mars sa quatrième édition en dix ans (2), après avoir été lancé en 2010. Un pionnier en quelque sorte.

WoWmen ! s'articule autour de deux axes : des conférences/débats (cette année, sur le féminisme black, le posthumanisme, les quotas de genre en politique et leurs effets...) et des performances (de Sarah Vanhee sur le cri, de Syreeta Hector sur son choix d'Afro-Canadienne de devenir ballerine, d'Orla Barry sur sa vie de plasticienne-bergère...). Katleen Van Langendonck a aussi toujours veillé à avoir des saisons équilibrées au Kaai dans sa codirection avec Guy Gypens (les deux laissent après douze ans la place à un duo féminin, Agnes Quackels et Barbara van Lindt), mais organiser un tel festival permet de créer un moment fort où les propositions se répondent, de toucher un autre public, notamment à travers les collaborations avec des associations et d'autres institutions (RoSa,

Métagore majeure : Booba n'a qu'à bien se tenir !



deBuren, Engagement, Passa Porta...), mais aussi, dans une formule de soirées combinées, d'associer de grands noms et des projets encore en développement. « Je ne mettrais pas Esther Mugambi, Syreeta Hector ou Kim Snauwaert et Anyuta Wiazemsky dans une programmation régulière parce que ces projets sont assez fragiles et nécessitent un contexte », reconnaît Katleen Van Langendonck.

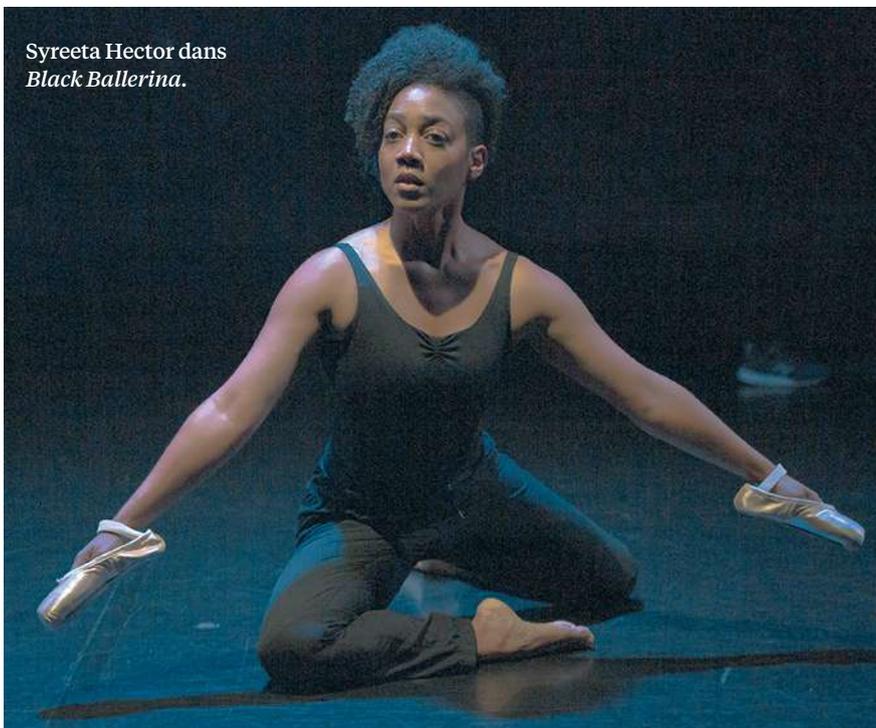
Un point de vue partagé à Mons, où voit bientôt le jour le festival Guerrières ! (3). Y sont programmés *Métagore majeure*, de

la compagnie Canicule et *En mode avion*, de Louise Emö, deux spectacles « en cours de fabrication », associés à d'autres bien terminés, *i-clit* et *Cœur obèse*, mais aussi un match de catch littéraire au féminin, un atelier avec la slameuse Lisette Lombé ou encore une lecture collective de l'essai de Mona Chollet, *Sorcières*. Une première édition que l'équipe souhaite réitérer les saisons prochaines. « Je voudrais le refaire et chaque fois l'ouvrir un peu plus, à d'autres cultures, d'autres nationalités, d'autres types de corps, précise Bérengère Deroux, coprogrammatrice de l'événement. Parce que si on regarde le programme, ce sont toutes des nanas belles, franches, blanches, avec des corps parfaits, alors que ce n'est pas le but. On est nous-mêmes piégés par nos codes ! » Que la diversité se propage à tous les niveaux, c'est un souhait partagé par tous les programmeurs de ces focus. « Je suis très contente de terminer mes années au Kaai avec WoWmen ! », s'exclame Katleen Van Langendonck, mais j'espère aussi qu'il ne sera plus nécessaire dans le futur de faire un tel focus. Ces dernières années, nous avons été également attentifs aux autres diversités, mais à ce niveau, on n'est pas du tout au 50/50. »

ESTELLE SPOTO

- (1) XX Time : à la Balsamine à Bruxelles, du 12 mars au 3 avril.
 (2) WoWmen ! : dans divers lieux à Bruxelles, du 2 au 8 mars.
 (3) Guerrières ! : dans divers lieux à Mons, du 18 au 22 février.

Syreeta Hector dans *Black Ballerina*.



JEREMY MIMNAGH

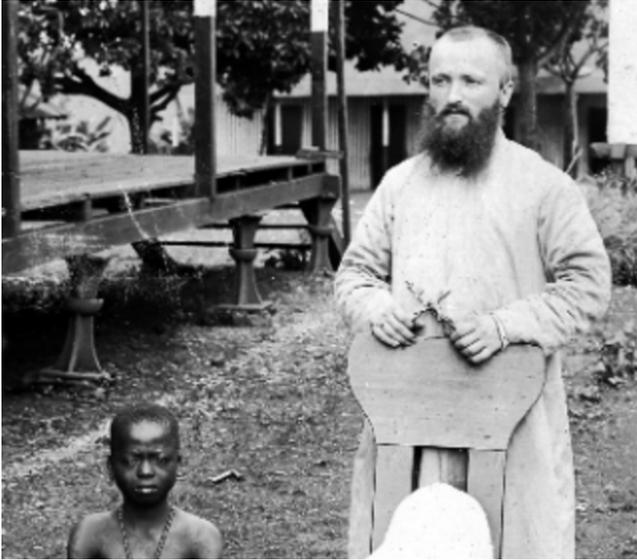
Critique scènes : Enfants de la colonisation

12/02/20 à 11:06

Source : Focus Vif

Estelle Spoto Journaliste

Dans son seul en scène *Qui est blanc dans cette histoire ?*, Raphaëlle Bruneau mêle sa propre expérience de mère d'enfants métis aux lettres de son arrière-grand-oncle missionnaire au Congo-Brazzaville pour secouer les mémoires et les points de vue. Un petit uppercut dans la mâchoire du racisme ordinaire.



© DR

Quand le public entre dans la salle de l'Espace Magh, elle est déjà sur scène. Et, devant un portrait de Léopold II, elle danse. Sur du Kanye West. Plus précisément sur Black Skinhead, sorti sur Yeezus en 2013. «They see a black man with a white woman», «Stop all that coon shit»... Le ton est donné, le sujet est planté. Et pour se rapprocher encore plus de son audience, la bande-son enchaîne avec Uman et son Bienvenue en Belgique, «monarchie de pacotille, résidu des colonies et ami de l'Opus Dei».

Les colonies, Raphaëlle Bruneau y est liée par son histoire familiale, avec un arrière-grand-oncle, père Raphaël dont elle partage le prénom, parti prêcher le christianisme aux enfants du Congo-Brazzaville à la fin du XIXe siècle, dont les lettres envoyées à la famille lui sont parvenues. Elle y est aussi liée par son histoire personnelle, étant en couple avec un Européen racisé et ayant trois enfants métis.

La comédienne mélange ici trois points de vue : le sien, celui d'une femme blanche qui subit «le racisme par voie de conséquence», d'une mère qui, si elle doit laisser son fils ado seul avec les courses, s'empresse d'abord de bien remettre les tickets dans les sacs en cas de contrôle ; le point de vue de son arrière-grand-oncle travaillant «au relèvement des races les plus dégradées», apprenant le latin et des prières à des enfants arrachés à leurs villages ; mais aussi celui d'une petite fille, qu'elle a nommée Sula en référence au roman de Toni Morrison, devant quitter sa famille sur ordre du chef pour rejoindre la mission du prêtre blanc, à douze jours de marche, et dont Raphaëlle Bruneau imagine le parcours et les pensées.

Basculant sans cesse de l'un à l'autre sans perdre le fil, joignant les mains dans ses manches comme dans l'aube du missionnaire, se dressant sur un tabouret pour figurer la petite fille accrochée à la cime d'un arbre, la comédienne réveille, à l'instar du fameux Missie de David Van Reybrouck ou du plus récent Black de Luk Perceval, un passé pas assez présent dans les manuels d'Histoire et dont les relents les plus nauséabonds peuvent resurgir sans crier gare dans les chants de spectateurs éméchés du Pukkelpop. Une invitation salutaire, modeste dans ses moyens mais efficace, à se souvenir et à ouvrir les yeux.